HAL
open science

Sémantique et phonologie du système des personnes en italien. Un cas d'iconicité diagrammatique?

Luca Nobile

To cite this version:

Luca Nobile. Sémantique et phonologie du système des personnes en italien. Un cas d'iconicité diagrammatique?. Louis Begioni; Christine Bracquenier. Sémantique et lexicologie des langues d'Europe: théories, méthodes, applications, PUR, 2012. hal-00288644v3

HAL Id: hal-00288644

https://hal.science/hal-00288644v3

Submitted on 21 Jun 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Luca Nobile

Sémantique et phonologie du système des personnes en italien. Un cas d'iconicité diagrammatique ?

> Un système linguistique est une série de différences de sons, combinées avec une série de différences d'idées ; mais cette mise en regard d'un certain nombre de signes acoustiques avec autant de découpures faites dans la masse de la pensée engendre un système de valeurs ; et c'est ce système qui constitue le lien effectif entre les éléments phoniques et psychiques à l'intérieur de chaque signe.
>
> Saussure, *Cours de linguistique générale*, 2.4.4

1. Le chapitre 4 du livre X des *Noctes Atticae* d'Aulu-Gelle (env. 125-180 ap. J-C.) est consacré à l'illustration de la thèse de Nigidius Figulus (env. 98-45 av. J-C.), selon laquelle « nomina non positiva sunt sed naturalia » (« les noms ne sont pas conventionnels mais naturels »). Gelle reproduit textuellement l'argument de Nigidius qui lui semble le plus efficace, argument qui peut également constituer une présentation efficace de notre sujet :

> *Vos* […] cum dicimus, motu quodam oris conveniente cum ipsius verbi demonstratione utimur et labeas sensim primores emovemus ac spiritum atque animam porro versum et ad eos, quibuscum sermocinamur, intendimus. At contra cum dicimus "nos", neque profuso intentoque flatu vocis neque proiectis labris pronuntiamus, sed et spiritum et labeas quasi intra nosmet ipsos coercemus. Hoc idem fit et in eo, quod dicimus "tu", "ego" et "tibi" et "mihi". Nam sicuti, cum adnuimus et abnuimus, motus quidam ille vel capitis vel oculorum a natura rei, quam significat, non abhorret, ita in his vocibus quasi gestus quidam oris et spiritus naturalis est.
>
> Quand nous disons *vos* ["vous"], nous avons recours à un mouvement de la bouche qui convient à la référence du mot : nous mobilisons légèrement la partie antérieure des lèvres et nous dirigeons l'émission de l'air vers ceux avec lesquels nous conversons. En revanche, quand nous disons *nos* ["nous"], nous ne le prononçons ni en tendant et en poussant vers l'extérieur le souffle de la voix, ni avec les lèvres projetées en avant, au contraire : nous contraignons presque à l'intérieur de nous-mêmes et l'air et les lèvres. Il en est de même dans le cas où nous disons *tu* ["tu"] ou *ego* ["je"], et *tibi* ["à toi"] ou *mihi* ["à moi"]. En effet, de la même manière où, lorsque nous faisons un signe d'approbation ou de désapprobation, le mouvement de la tête et des yeux ne contraste pas avec la nature de la chose qu'il doit signifier, de la même manière, dans ces mots, on a presque un geste de la bouche et de la respiration.

in Louis Begioni *et al.* (éds), *Sémantique et lexicologie : perspectives théoriques, méthodologies et applications*, Rennes, PUR (à paraître)

La thèse de Nigidius s'insère dans une longue tradition de sémiologie dite « naturaliste » qui remonte au moins à l'école d'Héraclite (env. 540-480 av. J-C.), dont par ailleurs le personnage platonicien du *Cratyle* n'est que le représentant le plus célèbre[1]. Après le *De interpretatione* (16a) d'Aristote, qu'on peut considérer comme l'ouvrage de référence pour la thèse contraire, dite « conventionnaliste », le naturalisme ancien se poursuit chez les philosophes de l'âge hellénistique. D'une part, Epicure (341-271 av. J-C), dans sa *Lettre à Hérodote*[2], en défend une version matérialiste et relativiste, transmise ensuite à la culture latine à travers les pages du *Rerum natura* (V, 1029-1061) de Lucrèce (98-55 av. J-C.). D'autre part, les stoïciens en élaborent une formulation compatible avec leur théologie[3], formulation qui nous est parvenue à travers le *De dialectica* d'Augustin (354-430 ap. J-C.), ce dernier étant à son tour, il faut le rappeler, l'un des défenseurs les plus influents de la thèse conventionnaliste[4].

Ce qui caractérise la position de Nigidius par rapport à cette tradition, et qui semble par ailleurs attirer l'attention de Gelle, est le fait qu'il applique la théorie de l'imitation naturelle aux mots grammaticaux. En effet, chez Platon comme chez les stoïciens, le terrain typique de l'analogie entre le son et le sens, au delà de l'onomatopée, est celui des mots sémantiquement « pleins » (substantifs, adjectifs et verbes)[5] : l'imitation naturelle est conçue tout d'abord comme une représentation sonore des qualités sensibles des objets et des processus. Chez Nigidius en revanche, l'analogie phono-sémantique s'applique au paradigme grammatical des pronoms personnels : l'imitation naturelle doit donc être conçue d'une façon bien plus abstraite, comme une représentation différentielle – et néanmoins figurative - de certaines des propriétés topologiques de la situation énonciative.

Si la recherche sur la phono-sémantique des mot grammaticaux a été reprise récemment par Roman Jakobson (1949) et que l'hypothèse d'une organisation « localiste » de leur sémantisme rappelle celle, célèbre, de Louis Hjelmslev (1935), c'est à partir des travaux de Charles Sanders Peirce (1902 et 1906) qu'on appelle *diagrammes* les systèmes de signes appartenant à la catégorie des icônes qui, par le biais d'un rapport entre leurs éléments, constituent l'image d'un rapport entre certains éléments de la réalité[6].

Les diagrammes sont des images sélectives, qui ne représentent pas des choses à part entière, mais certains de leurs aspects par rapport à d'autres choses. Par exemple, on peut représenter les surfaces des Etats de l'Union

---

1 Genette 1976 : 11 ; Fresina 1991 : 75-110.

2 Chez Diogène Laërce 1533 : X, 75-76.

3 Fresina 1991 : 111-136.

4 Vecchio 1994 : 72-73.

5 Platon, *Cratyle,* 426c-427d ; Augustin, *De dialectica*, VI ; il n'y a pas d'exemples chez Epicure.

6 Pour la définition, cf. Fischer 2007 ; Peirce est cité par Jakobson 1965 : 28, Waugh 1993 : 227 et Monneret 2003.

européenne grâce à 27 lignes verticales de différentes hauteurs. Ces lignes sont des signifiants dont les signifiés sont les surfaces des pays européens. Aucune de ces lignes n'est une image de la surface du pays qu'elle représente, et pourtant leur ensemble est l'image du rapport entre les surfaces de ces pays. Au lieu des lignes, on pourrait avoir également des colonnes ou des carrés, des points situés sur un plan cartésien ou un gâteau aux tranches colorées : si certaines proportions sont maintenues, chaque diagramme différent reste une image fidèle du même ensemble de données[7].

Or, chez Nigidius, le fait que *vos* commence par une consonne labiale n'est pas considéré, en tant que tel, comme une image de la 5ème personne : c'est la différence entre la labiale orale [v-] de *vos* et la dentale nasale [n-] de *nos* qui est considérée comme une image de la différence entre P5 et P4[8]. La raison déclarée de ce jugement est le fait que l'articulation labiale et orale de [v] s'oppose à l'articulation dentale et nasale de [n] comme la mise en oeuvre de parties plus externes de l'appareil articulatoire (les lèvres et la cavité orale) s'oppose à celle de parties plus internes (le voile du palais et la cavité nasale). Il faut également considérer que, en même temps, le spectre acoustique relativement plus aigu de [v] s'oppose au spectre plus grave de [n] comme la mise en oeuvre de parties relativement plus externes de l'appareil auditif (le vestibule) et proprioceptif (la tête) s'oppose à la mise en oeuvre de parties plus internes (la cochlée, le ventre)[9]. En se plaçant ainsi en bon localiste, du point de vue du locuteur, Nigidius considère cette opposition phonologique entre l'extérieur (antérieur, haut, aigu) et l'intérieur (postérieur, bas, grave) comme un diagramme approprié de l'opposition sémantique entre le sujet pluriel *vos* (P5), qui ne peut comprendre que des personnes externes au locuteur (P2 + P3), et le sujet pluriel *nos* (P4), qui doit comprendre nécessairement le locuteur lui-même (P1 + P2 ou P1 + P3 ou P1 + P2 + P3).

Tout comme dans n'importe quel diagramme, cette même opposition sémantique peut être représentée par différentes oppositions phonologiques, si certaines proportions sont maintenues. C'est le cas, chez le grammairien latin, de l'occlusive dentale sourde [t-] (antérieure, aigue) de *tu* qui s'oppose à l'occlusive vélaire sonore [g-] (postérieure, grave) de *ego* : là encore, P2 est connotée par une expérience sensorimotrice plus externe face à P1, qui est connotée par une expérience plus interne. Un doute pourrait surgir à propos de la troisième opposition mentionnée par Nigidius, celle entre *tibi* et *mihi,* car dans ce cas P1 commence par la nasale labiale [m-], donc par une articulation

---

7 Un exemple semblable chez Jakobson (1965).

8 Nous utiliserons dorénavant les abréviations P1, P2, P3, P4, P5 et P6.

9 Cela dépend du fait que, en raison d'une loi acoustique, les ondes longues des sons graves se répandent plus en profondeur dans les liquides organiques du corps que les ondes courtes des sons aigus. Cette loi est exploitée par l'oreille interne, qui distingue les fréquences des sons en les spatialisant : les plus aigues à l'extérieur, les plus graves à l'intérieur, selon le mécanisme dit de la « tonotopicité » de la cochlée (cf. Pierantoni 1996 : 231).

plus externe que l'occlusive dentale [t-] de P2. Cependant, c'est un doute qui dépend d'une analyse superficielle de la réalité phonologique, car le trait décisif pour caractériser [m] est sa nasalité bien plus que sa labialité[10]. Le trait de nasalité, qu'on obtient en abaissant la partie postérieure du palais mou, pour permettre à l'air de rejoindre la cavité nasale, situe sans aucun doute l'articulation de [m] dans la région la plus interne de l'appareil phonatoire (le voile du palais, la cavité nasale), tandis que le spectre extrêmement grave de son timbre (< 500 Hz) en situe la perception dans les régions les plus internes du corps et de la cochlée.

En bref, bien qu'il ne soit plus question d'aucun des deux phonèmes initiaux ([v] : [n]), le rapport d'opposition qui opère à l'intérieur des deux nouveaux couples mentionnés par Nigidius ([t] :[g] et [t] :[m]) reste le même : du point de vue du locuteur, la direction vers l'extérieur (antérieur, aigu) est à la direction vers l'intérieur (postérieur, grave) ce que la personne qui écoute (P2, P5) est à la personne qui parle (P1, P4).

2. Le but de cet article est d'élaborer une méthode d'analyse qui permette de systématiser l'approche de Nigidius et de la vérifier sur notre langue maternelle, l'italien. Il ne sera pas possible de retracer ne fût-ce qu'une esquisse de la longue tradition « naturaliste » qui nous sépare du grammairien latin, ni d'aborder de façon détaillée les problèmes théoriques et les enjeux philosophiques que la question de la nature du signe soulève[11]. Nous nous bornerons à fournir les repères théoriques essentiels et à argumenter brièvement notre choix méthodologique.

2.1. Dans la mesure où certaines des objections typiques à l'hypothèse de l'iconicité du signe semblent en dépendre, il nous a paru intéressant d'assumer le cadre théorique classique fourni par la linguistique saussurienne. Nous partons donc de l'hypothèse que la langue est un système de signes dont la valeur se détermine par des oppositions simultanées sur les axes associatif et

---

10 Il suffit de prendre en compte, d'une part, les raisons d'ordre ontogénétique en faveur de la primauté de la nasalité, sur lesquelles a insisté Jakobson (1969) et, d'autre part, le fait, signalé par Mioni (1993), que dans certains cas les nasales italiennes peuvent modifier leur articulation orale pour des raisons purement combinatoires (par exemple « con Pippo » [kompippo], « con Franco » [kom̩franko] « con Tito » [kontito], « con Carlo » [koŋkarlo]).

11 Le lecteur trouvera des synthèses historiques dans les ouvrages de Claudio Fresina (1991) pour l'antiquité, de Gershom Scholem (1970) pour le moyen-âge et la tradition juive, de Gérard Genette (1976) pour l'antiquité et l'âge moderne, de Roman Jakobson et Linda Waugh (1979) pour l'âge contemporain. J'ai moi-même conduit des recherches sur la linguistique des Lumières à ce propos (2007). Un cadre synthétique des recherches actuelles, surtout anglophones et germanophones, est offert par la bibliographie en ligne éditée par Olga Fischer (2007). En France, la recherche dans ce domaine est surtout liée à l'héritage de Gustave Guillaume (1883-1960), dont s'inspirent la plupart des travaux récents, depuis Alvaro Rocchetti (1982) et Maurice Toussaint (1983), jusqu'à Didier Bottineau (2001), Sophie Saffi (2005) et Philippe Monneret (2003 et 2004). Pour l'Italie, on rappellera au moins les noms de Raffaele Simone (1995) et de Federico Albano Leoni (2007).

syntagmatique ; que la valeur des signes est un découpage relativement arbitraire par rapport à la réalité extralinguistique ; que ce découpage se produit de façon simultanée dans le *continuum* phonique et dans le *continuum* sémantique ; que le signifiant et le signifié ne sont que l'aspect matériel et l'aspect conceptuel d'une même entité linguistique, la valeur.

C'est Emile Benveniste (1939) qui a démontré le premier que cette conception de la langue en tant que système de signes et cette formulation de l'arbitraire comme arbitraire du rapport entre le signe et la réalité extralinguistique (formulation véritablement « saussurienne »)[12] empêchent de soutenir que le rapport entre signifiant et signifié est arbitraire au sens traditionnel (suivant la formulation « aristotélicienne » et « scolastico-cartésienne » de l'arbitraire)[13]. En effet, pour affirmer l'arbitraire du rapport entre signifiant et signifié, il est nécessaire de concevoir ces deux termes comme des substances positives, comme des « choses » déterminées avant que leur association ait lieu (par exemple comme un son ou une image acoustique, associés avec un objet ou avec un concept). Or, il s'agit précisément du point de départ traditionnel, dont Saussure essaie de s'éloigner pour atteindre son innovation théorique[14]. Son point d'arrivée est plutôt l'idée que signifiant et signifié sont à concevoir comme des formes purement négatives, projetées en même temps sur le domaine phonétique des sons et sur le domaine sémantique des idées. Ni sons ni choses, ni images acoustiques ni concepts, ils ne sont que des faisceaux de traits différentiels, dont la seule réalité positive est constituée précisément par leur association dans le signe. Cette association ne peut donc nullement être considérée comme « arbitraire » - en conclut Benveniste - elle représente plutôt le coeur même de la « nécessité » du système.

Dans ce cadre, l'hypothèse que la nécessité dont parle Benveniste puisse consister plus précisément en un rapport d'iconicité diagrammatique entre le plan du signifiant et le plan du signifié devrait être formulée de la manière suivante :

> Dans une langue, le système des oppositions entre les signifiants peut toujours être décrit comme isomorphe au système des oppositions entre les signifiés.

Cette formulation entraîne, d'une part, que l'isomorphisme entre le système des signifiants et le système des signifiés est une potentialité qui a besoin d'un discours pour devenir actuelle, et d'autre part, que le domaine nécessaire et suffisant de ce discours est la totalité d'un système d'oppositions : il suffit d'analyser une langue, mais il faut l'analyser de façon systématique.

---

12 Saussure 1916 : 155-169.

13 Aristote, *De interpretatione,* 16a ; Thomas d'Aquin, *Summa theologica,* I, 85, 1 ; Cordemoy 1668 : Préface (NP), §2.

14 Saussure 1916 : 162.

Il suffit d'analyser une langue car, en raison de la conception saussurienne de la langue et de l'arbitraire, l'analyse d'autres langues ne peut apporter ni confirmations ni démentis. En effet, chaque langue est censée opérer ses découpages et ses couplages signifiant-signifié de façon relativement arbitraire par rapport à la réalité : toute chose présentant plusieurs aspects et donc plusieurs images propres à la représenter, rien n'oblige à supposer que deux langues utilisent les mêmes images pour représenter les mêmes choses. Même si la plupart des auteurs semblent accréditer l'existence d'universaux phono-sémantiques[15], il nous semble que la question décisive du point de vue théorique est la cohérence interne du « discours iconique » que chaque langue prononce à propos de sa réalité (et que chaque linguiste peut prononcer à propos de sa langue).

Par conséquent, il est nécessaire que l'analyse soit systématique, parce que la langue est à prendre en compte comme une totalité d'oppositions et que chaque valeur particulière n'est à considérer que comme le reflet en un point de cette totalité. Toute affirmation concernant l'isomorphisme entre certaines oppositions phonologiques et certaines oppositions sémantiques reste aléatoire et discutable, tant que leur position au sein du système n'est pas éclaircie. Par exemple, l'intérêt scientifique des trois couples de pronoms évoqués par Nigidius dépend entièrement de la réponse qu'on donne à un certain nombre de questions adjacentes. Qu'en est-il des autres pronoms ? Qu'en est-il des personnes verbales ? Pourquoi analyser les consonnes et non les voyelles ? Y a-t-il a des exemples contraires ? Combien sont ils ? Comment les expliquer ? Comment en évaluer l'importance ? Voilà le type de questions qui exigent la mise en place d'une analyse systématique.

2.2. Afin que des réponses soient possibles, il faut une méthode d'analyse qui permette d'aborder *le système en tant que totalité*, sans que cela oblige à la tache prohibitive d'analyser immédiatement *la totalité du système*. Autrement dit, il est nécessaire d'établir un point d'observation à partir duquel le système en tant que totalité se présente sous le profil de sa finitude plutôt que sous celui de son infinité. Or, ce point de vue ne peut que résulter d'une prise en compte adéquate de la matérialité du signe.

Du point de vue matériel, le signe est le résultat d'une combinatoire, potentiellement infinie, entre une totalité finie d'éléments discrets, les phonèmes, constitués à leur tour d'un nombre fini de traits distinctifs. Ce sont Roman Jakobson et Linda Waugh (1979 : 222) qui ont insisté les premiers sur la nécessité de considérer les traits distinctifs dans l'analyse du rapport d'iconicité entre signifiant et signifié :

> si les chercheurs en 'phonétique impressive' se sont heurtés à tant de difficultés, c'est en

[15] Par exemple Jakobson et Waugh 1980 : 228.

grande partie parce qu'ils n'envisageaient que des phonèmes entiers, et non leurs traits distinctifs (...). C'est là qu'il faut voir la source de la plupart des objections opposées à la recherche de la signification inhérente aux sons du langage.

Or, les traits distinctifs ne sont que les reflets, à l'intérieur du phonème, du fait que celui-ci appartient à un système phonologique, où sa valeur est déterminée par la totalité délimitée des oppositions qui le distinguent des autres phonèmes. Ce n'est que grâce à la finitude du système phonologique que la valeur de chaque élément se détermine par rapport aux autres et se décompose en ses éléments constitutifs. Il n'en est pas de même des éléments sémantiques, dont l'articulation interne apparaît problématique parce que leur système est difficile à délimiter. Il semble donc logique qu'une analyse du rapport entre le système des signifiants et le système des signifiés parte de la structure bien déterminée des premiers pour éclaircir la structure mal déterminée des seconds, et non le contraire. C'est pourquoi nous assumons le système phonologique en tant que *ratio* du système linguistique et en tant que prototype de la finitude de la langue considérée comme totalité.

Comment se présente la langue du point de vue de la finitude du signifiant ? Elle se présente comme une combinatoire syntagmatique d'éléments phonologiques reliés par des rapports associatifs. Il s'agit d'une combinatoire à n places, chacune d'entre elles pouvant être occupée par p éléments différents : où n est le nombre de phonèmes du mot et p est le nombre de phonèmes du système phonologique. Si la dimension du mot n augmente de façon linéaire (p. ex. 1, 2, 3...), étant donné un nombre fixe de phonèmes p (p. ex. 30), le nombre théorique maximal de mots phonologiquement différents m augmente de façon exponentielle (30, 900, 27000...), suivant la formule :

$$m = p^n$$

Naturellement, le nombre théorique de mots m n'est presque jamais atteint dans la réalité, parce que chaque langue limite la combinatoire en lui imposant un certain nombre de contraintes syntagmatiques et parce que nulle langue n'exploite jusqu'au bout ses possibilités combinatoires. Il reste cependant que le nombre de mots augmente très rapidement suite à l'augmentation de leur dimension. C'est pourquoi, si la nécessité théorique est celle d'analyser la totalité d'un système d'oppositions, il est nécessaire de commencer l'analyse par les mots les plus brefs.

Le classement des signes sur la base de leur dimension présente des avantages remarquables. En premier lieu, comme nous venons de le dire, il permet d'analyser les groupes de mots les moins nombreux avant d'aborder les plus nombreux : d'abord les sous-systèmes homogènes formés par un petit nombre de mots, qu'on peut examiner facilement de façon complète, puis les

autres. En deuxième lieu, ce classement permet d'analyser les signes les plus simples du point de vue phonologique avant d'aborder les signes les plus complexes : d'abord les mots qui se distinguent entre eux par un petit nombre de traits distinctifs, dont la valeur est peu influencée par la combinaison syntagmatique des phonèmes, puis les autres. En troisième lieu, puisqu'en moyenne les mots les plus courts sont également les plus fréquents dans les langues, ce type de classement permet d'analyser les groupes contenant les mots fondamentaux (notamment les mots grammaticaux et les noms appartenant au répertoire de base), avant d'analyser les mots les plus rares et moins importants pour la langue.

Il faut observer par ailleurs que le classement des signes selon leur dimension est tout autre qu'un critère extrinsèque. D'une part, la dimension du mot est l'un des principaux facteurs présidant aux mécanismes de sélection : ce sont tout d'abord les mots ayant une même dimension qui peuvent être substitués dans un même contexte syntagmatico-prosodique et qui doivent donc tout d'abord se distinguer sur l'axe associatif. D'autre part, classer les mots selon leur dimension signifie les classer selon la distance temporelle qui les sépare de l'instant présent, où l'énonciation (et la vie) ont lieu : c'est assumer le point de vue de l'animal qui parle (et qui en parlant fait de lui même un homme).

En bref, le classement des mots selon leur dimension fait en sorte qu'une analyse détaillée de quelques centaines de mots permet d'obtenir des résultats significatifs quant au comportement général d'une langue et, en un sens, du langage humain.

3. Nous sommes maintenant en mesure de définir de façon précise notre corpus et de le situer dans le cadre du système linguistique de l'italien en tant que totalité délimitée. Ce corpus sera constitué par l'ensemble des mots italiens d'un phonème, deux, ou trois, qui distinguent la personne grammaticale.

3.1. Monophonèmes. Parmi les 23 mots environ qui, en italien standard, peuvent être représentés par un seul phonème, 10 distinguent la personne[16].

V i e **è** **ha** a **ho** o uh
C **v′** v′ **t′** d′ **s′** **l′** l′ **c′** c′ **gl′** gl′ ch′ ch′ **m′** n′

Il s'agit des 3 formes monovocaliques de l'indicatif présent singulier des verbes auxiliaires *essere* « être » et *avere* « avoir » (P3 *è,* P3 *ha,* P1 *ho* [ˈɛ, ˈa, ˈɔ] « est, a, ai ») et des 7 formes monoconsonantiques des pronoms personnels objets dans leur variante élidée (P5 *v′*, P2 *t′* , P3 *s′*, P3 *l′*, P4 *c′*, P3 *gl′*, P1 *m′* [v, t,

[16] Les mots sont ordonnés suivant le lieu d'articulation ; ceux qui distinguent la personne sont en gras.

s, l, ʧ, ʎ, m] « vous, t', s', l', nous, lui, m' »). Nous nous sommes déjà occupés de l'ensemble des monophonèmes vocaliques dans un article précédent[17] : nous nous bornons ici à l'étude de l'opposition de personne dans les trois formes verbales concernées. Par ailleurs, nous incluons pour la première fois dans la classe des monophonèmes les formes monoconsonantiques en mettant en avant l'autonomie sémantique de la consonne isolée lorsqu'elle précède une voyelle dans le syntagme. Cela nous permet d'illustrer l'opposition liminaire qui traverse le système des personnes en italien : *parmi les mots d'un phonème, les personnes verbales se distinguent entre elles comme des voyelles et les personnes pronominales se distinguent entre elles comme des consonnes*. Il faut observer que, dans le système vocalique, les trois verbes occupent les trois phonèmes les plus ouverts, tandis que les phonèmes les plus fermés, [i] et [u] (des quasi consonnes), sont occupés par un article et par une onomatopée autoréférentielle[18] (des quasi pronoms). En bref, le premier discours que la langue nous tient, par le biais de son couplage signifiant-signifié, sur les personnes grammaticales, peut être représenté de la façon suivante :

Voyelle : Consonne = Verbe : Pronom

Il y a bien sûr de nombreuses manières d'interpréter ce diagramme. Mais si l'on considère que toute la tradition grammaticale tend à caractériser le sémantisme du verbe comme étant axé sur la notion de « relation », par opposition au sémantisme du nom (et du pronom) davantage axé sur la notion de « substance », il devient difficile de se soustraire à l'appel du jeu analogique. Dans ce jeu, qui pourrait être celui d'un enfant qui commence à parler, l'ouverture articulatoire de la voyelle ressemble à l'ouverture de l'espace où les relations entre les choses peuvent avoir lieu, tandis que la fermeture articulatoire de la consonne ressemble à la fermeture ontologique des choses mêmes et de leurs substances. S'il ne s'agit pas d'en faire une sorte de loi générale et mécanique (car la valeur des phonèmes varie suite à leur enchaînement dans le mot), il reste que des micro-syntagmes comme *l'ho* [ˈlɔ] « je l'ai », *t'è* [ˈtɛ] « il t'est », *c'ha* [ˈʧa] « il nous a » constituent, par leur fréquence et par leur généricité, de véritables prototypes de ce qu'est le rapport entre une action et son objet dans la langue italienne. Or, ce rapport se laisse raconter comme une icône diagrammatique : l'action est à l'ouverture d'une voyelle ce que l'objet est à la fermeture d'une consonne[19].

---

17 Nobile 2003.

18 C'est la définition que nous avons cru pouvoir donner de *uh !* « le cri du sauvage, du singe, du fantôme », en tant qu'onomatopée visant à reproduire le son prélinguistique même de la voix humaine ou humanoïde (Nobile 2003).

19 La productivité de ce dispositif est confirmée par le fait que l'italien ne possède aucun nom formé uniquement de voyelles (face à quatre formes verbales majeures : *è ho hai ha*) ; il n'a pas non plus de vrais noms monosyllabiques commençant par une voyelle.

Poursuivons notre enquête : il s'agit de caractériser les oppositions de personne en tant que telles, au delà de l'opposition fondamentale entre les personnes verbales et les personnes pronominales.

3.2. Biphonèmes. Parmi les 78 mots environ qui en italien peuvent être formés de deux phonèmes, 36 distinguent la personne.

VV ai **hai io**
VC il in ed al ad **han** od un
CV po' be' fa **fa fa' fo fu vi** vi **ve** ve **va va' vo**
ti te te tè **tu** di **di'** da **dà da' do** sì **si se sé** se **sa so** su su
li le le le **la** la là lo **lo** re **ci** ci **ce** ce ciò già giù
sci scià gli **gli** gnu chi che che che **mi me me** ma ne né no

Il s'agit tout d'abord des 19 formes non élidées des pronoms personnels objets (P5 *vi, ve* [vi, ve] ; P2 *ti, te, te* [ti, te, ˈte] ; P3 *si, se, sé* [si, se, ˈse]; P3 *li, le, la, lo* [li, le, la, lo]; P3 *gli, le* [ʎi, le]; P4 *ci, ce* [ʧi, ʧe] ; P1 *mi, me, me* [mi, me, ˈme]). Il y a ensuite les 8 formes de P1 et P3 des verbes *fare, andare, sapere, dare* « faire, aller, savoir, donner » (*fo, vo, so, do* [ˈfɔ, ˈvɔ, ˈsɔ, ˈdɔ] ; *fa, va, sa, dà* [ˈfa, ˈva, ˈsa, ˈda]), les 4 formes des impératifs de *fare, andare, dare* et *dire* « faire, aller, donner, dire » (P2 *fa', va', da', di'* [ˈfa, ˈva, ˈda, ˈdi]) et les 2 formes de P2 et P6 (élidée) du verbe *avere* (*hai, han* [ˈai, ˈan]) ; enfin, les 2 formes des pronoms sujets de P1 et P2 (*io, tu* [ˈio, ˈtu]) et la forme de P3 du passé simple de *essere* (ˈ*fu* [fu]).

Si le corps phonique des pronoms tend à se développer vers la droite, par l'ajout d'une voyelle à la consonne initiale, le corps phonique des verbes, initialement formé par une voyelle, se développe vers la gauche par l'ajout d'une consonne.

La voyelle qui s'ajoute à droite dans les pronoms ne joue aucun rôle quant à la distinction des personnes. Elle garantit plutôt d'autres oppositions : celles de genre et de nombre pour P3 (MS *lo,* FS *la,* MP *li,* FP *le*), celle entre pronom sujet et pronom objet pour P2 (SUJ *tu*, OBJ *te, ti*), celles entre un COD ou un COI placé immédiatement avant le verbe ([-i]), un COI placé avant un autre pronom qui précède le verbe ([-e]) et un COD placé après le verbe ([-ˈe]) dans les autres cas. La distinction entre COI et COD pour P3 est assurée par une palatalisation qui au masculin comporte une variation simultanée de la consonne et de la voyelle (COI *gli, le* [ʎi, le] ; COD *lo, la* [lo, la]). Le sujet de P1 *io* [ˈio] se distingue par une structure phonologique unique (entièrement vocalique, il se rapproche des personnes verbales).

La consonne qui s'ajoute à gauche dans les verbes ne distingue pas, elle non plus, la personne mais dans la plupart des cas elle détermine le sémantisme particulier des nouveaux verbes par rapport au sémantisme générique qui était celui de l'auxiliaire (P3 *fa, va, sa, dà* [ˈfa, ˈva, ˈsa, ˈda] vs *ha* [ˈa] ; P1 *fo, vo, so, do* [ˈfɔ,

ˈvɔ, ˈsɔ, ˈdɔ] vs *ho* [ˈɔ]), ou bien, dans un cas, elle introduit une distinction de temps à l'aide de l'apparition d'une nouvelle voyelle (*fu* [ˈfu] vs *è* [ˈɛ]). Cette voyelle postérieure fermée qui ouvre l'horizon du passé simple s'oppose à la voyelle antérieure fermée qui ouvre, elle, l'horizon de l'impératif (*di'* [ˈdi]). Le passé s'oppose donc au futur comme une articulation « en arrière » s'oppose à une articulation « en avant ». Les autres formes de l'impératif en [-a] (*fa', va', da',* [ˈfa, ˈva, ˈda]) sont moins importantes, car elles sont aujourd'hui de plus en plus remplacées par les formes de P2 de l'indicatif présent en [-ai]. Le prototype de ces dernières est *hai* [ˈai] : par le biais de cette deuxième personne, le verbe *avere* complète la topologie de l'espace d'énonciation, en distinguant le premier ses trois personnes singulières.

3.3. *Triphonèmes.* Parmi les 123 mots environ qui en italien peuvent être formés de trois phonèmes, 43 distinguent la personne.

CVV	pio… poi bei **bèi bèa bèo** bai boa… bui bue bua fio **fai fui** via **vai voi**
	tue tua tuo dia Dio dèi… dei dai **dài** due duo zio… zoo
	sii sia sèi sei **sai sue sua suo lei lui** rio… rio… reo… ciao cioè
	scii scia scio scia coi cui **mie mia mio** mai nei nèo **noi**
CCV	più **può** pro fra tre tra **sfa sfa' sfo sta sta' sto** qui qua gru
CVC	per bel ben bar far **fan val van** tal dir del dal dar **dan** don
	ser san **san son son** sub sud sul **lor lor** can col con gas mal mar nel non

Il s'agit tout d'abord des 9 formes des pronoms et adjectifs possessifs qui se forment par l'ajout d'une voyelle fermée ([-i-] ou [-u-]) aux radicaux consonantiques des pronoms objets (P1 *mio, mia, mie* [ˈmio, ˈmia, ˈmie], P2 *tuo, tua, tue* [ˈtuo, ˈtua, ˈtue], P3 *suo, sua, sue* [ˈsuo ˈsua ˈsue]). La série de ces formes ne comprend pas les masculins pluriels, qui sont tetraphonématiques (*tuoi, suoi, miei* [ˈtwɔi, ˈswɔi, ˈmjɛi]), ni P4 (*nostro, nostra, nostri, nostre*) et P5 (*vostro, vostra, vostri, vostre*) qui son pentaphonématiques[20]. Il s'agit ensuite des 5 formes des pronoms personnels sujets (P3 *lui, lei* [ˈlui, ˈlɛi], P4 *noi* [ˈnoi], P5 *voi* [ˈvoi], P6 *lor* [ˈlor][21]) : en s'ajoutant aux formes biphonématiques, cette série complète le système des pronoms personnels et possessifs de l'italien.

Quant aux verbes, on remarquera tout d'abord l'apparition des 8 formes des verbes *stare, sfare, sciare, beare* « rester, défaire, skier, charmer » (P3 *sta, sfa, scia, bea ;* P1 *sto, sfo, scio, beo*) qui poursuivent l'opposition entre [-a] et [-ɔ] en y ajoutant un groupe consonantique ou une voyelle en hiatus. Parmi ces verbes, pourtant, seul le premier a une véritable importance dans la langue, par sa haute fréquence et par ses usages grammaticaux (c'est l'auxiliaire du présent

[20] Il faut observer, néanmoins, que l'opposition de personne dans ces polysyllabes est assurée par les mêmes moyens phonologiques que dans les monosyllabes et s'accorde ainsi avec l'interprétation de ces derniers que nous allons fournir.

[21] Cette dernière forme, élidée, constitue également la 6P des possessifs.

continu du type *sta avendo* « il est en train d'avoir »). Il y a ensuite les 7 formes de la deuxième personne des verbes *fare, andare, sapere, dare,* ainsi que de *essere, sciare* et *beare* (P2 *fai, vai, sai, dài* [ˈfai, ˈvai, ˈsai, ˈdai] et *sei, bei, scii* [ˈsɛi, ˈbɛi, ˈʃii]), presque toutes constituées par l'ajout d'un [-i] final à la forme de 3ème personne. Tout comme *avere,* ces verbes ont donc complété la triade de leurs personnes singulières. Les 6 formes élidées de la 6ème personne de l'indicatif présent des verbes *essere, fare, andare, dare, sapere* (*son, fan, van, dan, san*), ainsi que la forme élidée de la 3ème personne de *valere* (*val*), sont possibles mais peu fréquentes. Parmi les 3 formes des impératifs de *essere, stare* et *sfare* (P2 *sii, sta', sfa'* [ˈsii ˈsta ˈsfa]), seules les deux premières ont un usage important. Le verbe *essere* développe également la 1ère personne de l'indicatif présent dans sa variante élidée (*son* [ˈson]), la 1ère personne du passé simple (*fui* [ˈfui]) et la forme commune aux personnes singulières du subjonctif (P1, P2 et P3 *sia* [ˈsia]), ce qui en fait sans aucun doute le verbe le plus articulé sur le plan modal et temporel. La 3ème personne de l'indicatif présent de *potere* (*può* [ˈpwɔ]), un ancien dérivé de *esse* qui a subi une apocope dans son histoire récente (c'était *puote* [ˈpwɔte]), constitue un cas à part : c'est la seule 3ème personne en [-ɔ] du corpus.

En bref, sur 224 monosyllabes environ, 89 distinguent la personne. Parmi ceux-ci, on trouve le système complet des pronoms personnels objets et sujets, les personnes singulières des possessifs, celles des auxiliaires et celles d'un certain nombre de verbes fondamentaux[22].

4. L'analyse systématique des signifiants du corpus montre que la grande majorité des oppositions de personne est assurée, au niveau phonologique, par un petit nombre de structures oppositives et que celles-ci peuvent toujours être décrites comme des diagrammes des oppositions sémantiques[23].

On a déjà fait la distinction entre un système d'oppositions vocaliques, qui garantit les oppositions entre les personnes verbales (avec l'exception partielle de la 1ère personne élidée du verbe *essere, son,* présentant aussi une consonne)[24] et un système d'oppositions consonantiques, qui assure la quasi totalité des oppositions entre les personnes pronominales (avec l'exception du sujet de P1, *io*). On distinguera maintenant six variétés principales à l'intérieur de ces deux systèmes.

---

22 A l'exception des formes élidées de la 6P, les personnes plurielles des verbes ne sont pas représentées dans le corpus, car elles se distinguent typiquement par l'ajout d'au moins une syllabe. Leur dimension plus grande, que Jakobson (1965 : 30) a déjà proposé d'interpréter comme une image du nombre plus grand représenté par le pluriel, ouvre sur la dimension syntagmatique de l'iconicité, que nous n'abordons pas ici. Nous remarquons néanmoins que P4 (*-mo*) et P5 (*-te*), au moins, adoptent des moyens phonologiques qui s'accordent avec l'interprétation qui suit.

23 Il s'agit au total de 87,3% des formes couvrant par leur fréquence 97,5% des occurrences, suivant un calcul effectué sur les données LIP (1993). Les formes exclues sont *può, fui, fu, val* et les 6èmes personnes élidées *han, son, fan, van, san, dan*.

24 Mais dans la langue familière de plusieurs régions la 1P du verbe *essere* est *so'* [ˈsɔ].

4.1. Le système des oppositions vocaliques qui distingue les personnes verbales à l'indicatif présent a deux variétés principales : celle des verbes *avere, fare, andare, sapere, dare, stare* et celle du verbe *essere* :

	P1	P2	P3
Avere (et al.)	[-ɔ]	[-ai]	[-a]
Essere	[-on]	[-εi]	[-ε]

Il faut remarquer préalablement que les trois personnes ne sont pas différenciées de façon égale. En premier lieu, P1 et P3 sont distinguées par un seul phonème vocalique, tandis que P2 est distinguée par deux phonèmes. Comme nous l'avons montré ailleurs, cela témoigne du fait que, dans le système verbal italien, la distinction entre P1 et P3 (*locuteur* vs *monde*) est première et que P2 ne se présente que comme une distinction ultérieure dans le cadre de P3 (*allocutaire* vs *reste du monde*)[25]. D'une part en effet, P3 peut avoir une valeur impersonnelle qui lui permet d'indiquer le monde en général (*piove* « il pleut »), d'autre part, dans les formules de politesse, P3 peut indiquer également la 2ème personne sémantique (*Lei è stanco* « Vous êtes fatigué »). En deuxième lieu, *avere* et les autres verbes semblables n'utilisent que des voyelles pour distinguer les personnes, tandis qu'*essere* utilise aussi des consonnes, non seulement pour opposer P1 à P2 et P3 ([-n]), mais également pour opposer P1 et P2 à P3 ([s-]). Cela témoigne du fait que le sémantisme de *essere* est plus proche du sémantisme pronominal que celui de *avere*. Non seulement, en effet, *essere* a pu être considéré en général comme un « verbe substantif »[26], mais, plus exactement, il occupe la polarité d'une valeur topologique convexe (« être contenu »), face à la valeur creuse qui est celle d'*avere* (« contenir »). Cela lui attribue un statut intermédiaire entre celui de l'espace (verbal) et celui de l'objet (pronominal) qui l'empêche par exemple de posséder à son tour un complément d'objet.

Quant au détail des oppositions de personne, P1 est toujours distinguée par une voyelle postérieure, qui est mi-ouverte dans le cas d'*avere* (*ho* [ɔ]) et mi-fermée dans le cas d'*essere* (*son* [son]) et dont le spectre acoustique se caractérise par une fréquence relativement grave de la bande F2 (900-1000 Hz). Il s'agit donc d'un son que l'on produit en retirant la langue vers l'intérieur et que l'on perçoit dans les régions les plus internes de la cochlée et du tronc. En revanche, P3 se distingue, dès le niveau des monophonèmes, par une articulation plus antérieure et plus ouverte, et par une bande F2 plus aigue (1350-2000 Hz). Dans

25 Nobile 2003 ; sur la sémantique des personnes verbales cf. Benveniste 1946 : 227-232.

26 Benveniste 1960 : 187.

le cas d'*avere,* il s'agit de la voyelle centrale (*ha* [a]) et donc du degré d'ouverture maximal du système vocalique ; dans le cas d'*essere* (*è* [ɛ]), c'est la voyelle mi-ouverte antérieure[27]. P2 n'apparaît qu'à partir du niveau des biphonèmes (*hai* [ai] ; puis *sèi, fai, vai, dài, sai* parmi les triphonèmes) et se présente toujours comme une variation sur le thème de P3 obtenue par l'ajout d'un [-i], c'est à dire du phonème le plus antérieur et le plus fermé du système vocalique, caractérisé par une fréquence maximalement aigue de la bande F2 (2400 Hz).

En bref, dans le système d'*avere* et des verbes qui lui ressemblent (*fare, andare, dare, sapere, stare,* etc.), ainsi que dans le système d'*être*, P1 est toujours représentée par la voyelle la plus postérieure, interne et grave ([-ɔ] ou [o]), P2 par la voyelle la plus antérieure, externe et aigue ([-i]), P3 par la voyelle la plus centrale et ouverte ([-a] ou [ɛ]).

4.2. Le système des oppositions consonantiques qui distingue les personnes pronominales a quatre variétés, celles de l'objet singulier et pluriel et celles du sujet singulier et pluriel.

	P1	P2	P3
Objet	[m-]	[t-]	[l-] / [s-]
Sujet	[i-]	[t-]	[l-]

	P4	P5	P6
Objet	[ʧ-]	[v-]	[l-] / [s-]
Sujet	[n-]	[v-]	[l-]

Il faut remarquer préalablement que les trois personnes sont différenciées de façon inégale. Seule la personne du locuteur (P1 et P4) distingue « à la racine », par le biais du phonème initial, l'objet du sujet (*mi me* vs *io* ; *ci ce* vs *noi*) ainsi que le singulier du pluriel (*io* vs *noi* ; *mi me* vs *ci ce*) : la personne de l'allocutaire (P2 et P5) ne distingue que le singulier du pluriel (*tu ti te* vs *voi vi ve*), tandis que la troisième personne (P3 et P6) utilise le même phonème dans tous les cas (*lui lei lo la li le loro* ; elle distingue pourtant les formes réflexives de l'objet par [s] : *si se sé*). Cette gradation des moyens phonologiques employés correspond à une gradation des valeurs sémantiques. En effet, P3 est la seule dont P6 est le pluriel au sens strict du terme (P3 *lui* + P3 *lui* = P6 *loro*)[28], et ce fait sémantique est bien représenté par le fait que [l] reste le

[27] Celle-ci reste plus ouverte que sa 1ère personne car cette dernière s'est en même temps déplacée sur le degré mi-fermé.

[28] Cf. Benveniste 1946 : 233-236.

phonème initial dans toutes les formes (*lo la lui lei* ; *li le loro*). En revanche, P4 et P5 ne sont pas, à proprement parler, les pluriels de P1 et P2 (car P4 *noi* = P1 *io* + P2 *tu*, ou bien P4 *noi* = P1 *io* + P3 *lui*, ou bien P4 *noi* = P1 *io* + P2 *tu* + P3 *lui* ; et car P5 *voi* = P2 *tu* + P3 *lui*), et ce fait sémantique est bien représenté par le fait que les phonèmes initiaux de P2 (*ti te tu*) ne sont pas les mêmes que ceux de P5 (*vi ve voi*) et que les phonèmes initiaux de P1 (*mi me io*) ne sont pas les mêmes que ceux de P4 (*ci ce noi*). Enfin, P1 est la seule personne dont le référent est le locuteur lui-même, c'est-à-dire le Sujet au sens philosophique du terme (le sujet de l'acte de parole et le point de repère absolu de l'univers discursif)[29]. Par rapport à ce Sujet ontologique, la P2 et la P3, qu'elles soient des sujets ou des objets grammaticaux, ne restent que des Objets ontologiques appartenant au monde externe au locuteur. Ce fait sémantique est bien représenté par le fait que seule la personne du locuteur distingue à l'initiale, au singulier et au pluriel, le sujet grammatical de l'objet grammatical (P1 *io* vs *me mi* ; P4 *noi* vs *ce ci*), tandis que les autres personnes ne font pas cette distinction (P2 *tu ti te ;* P5 *voi vi ve ;* P3 *lui lei lo la* ; P6 *le li loro*). Cette position sémantiquement singulière de P1 explique également la singularité phonologique de *io* par rapport à tout autre pronom : celle d'être entièrement constitué de voyelles, c'est-à-dire le matériau des verbes. En effet, en disant *io,* le locuteur distingue la personne qui, par le seul fait que le discours a lieu, doit être en train d'effectuer une action, voire l'Action dont toute action énoncée dépend. Parmi les deux voyelles de *io*, celle qu'il faut considérer comme décisive pour distinguer la 1ère personne grammaticale est [i-] : d'abord parce qu'elle occupe le phonème initial, qui joue cette fonction dans les autres pronoms, ensuite parce que dans les usages parlés et dans la tradition littéraire elle peut suffire à identifier P1 (*i'*), enfin parce que [-o] semble jouer plutôt la fonction d'indiquer le locuteur en tant que Sujet par excellence, en en faisant ainsi le prototype de tous les autres sujets[30]. En effet, tous les pronoms sujets (hormis le féminin de P3, *lei*) sont distingués par la présence d'une voyelle postérieure et grave (*io tu lui noi voi loro*) qui les oppose aux pronoms objets, distingués, en revanche (hormis les singuliers de P3 *lo* et *la*), par une voyelle antérieure et aigue (*me mi, te ti, se si, ce ci, ve vi, le li*)[31].

Quant au détail des personnes singulières des pronoms, la personne du locuteur (P1) est distinguée par la nasale labiale [m-] dans le cas des pronoms objets et des possessifs (*me, mi* ; *mio mia mie*) et par la voyelle antérieure fermée [i-] dans le cas du pronom sujet (*io*). Le phonème [m] se produit en fermant complètement la bouche avec les lèvres et en abaissant le voile du palais à l'extrémité interne de la cavité orale, afin de permettre à l'air de rejoindre la cavité nasale. Ce dédoublement du lieu d'articulation et de la caisse de

---

29 Cf. Benveniste 1970 : 81-82.

30 Parmi les monophonèmes, [o] est la voyelle de la disjonction *o* « ou », dont la valeur est intermédiaire, entre la première personne du verbe *avere, ho,* et l'onomatopée de la voix elle-même, *uh !*

31 Le système des genres interfère ici avec le système des personnes.

résonance engendre un son au spectre acoustique très grave, dont la plupart de l'énergie est concentrée en dessous des 500 Hz et dont la perception intéresse donc les régions les plus internes de la cochlée et du tronc. Le phonème palatal [i], tout en occupant, par rapport aux autres voyelles, le lieu d'articulation le plus antérieur et le timbre le plus aigu, occupe pourtant, par rapport aux consonnes des autres pronoms, l'un des lieux les plus postérieurs (entre [ʧ] et [m]) et l'un des timbres les plus graves. Sa perception intéresse donc elle aussi les régions les plus internes de la cochlée et du tronc. En revanche, la personne de l'allocutaire (P2) est représentée par l'occlusive dentale sourde [t-] (*te ti*). Ce phonème se produit en déplaçant la langue en avant, pour en appuyer l'apex contre les dents, de façon à obstruer complètement le passage de l'air. Ce partage en deux de la caisse de résonance orale engendre un bruit au spectre acoustique très aigu, dont la plupart de l'énergie est concentrée en dessus des 5000 Hz et dont la perception intéresse les régions les plus externes de la cochlée et du tronc. La personne qui n'est ni le locuteur ni l'allocutaire (P3) est représentée par la constrictive alvéolaire sonore [l-] (« latérale ») si le pronom est référentiel (*lo la li le*), ou par la constrictive alvéolaire sourde [s-] (« sibilante ») si le pronom est réflexif (*si se*)[32]. Les phonèmes [l] et [s], très différents du point de vue acoustique, ont en commun un lieu d'articulation alvéolaire, légèrement plus interne que celui de [t] et beaucoup plus externe que celui qui garantit la nasalité de [m] ; en outre, ils n'entraînent pas une fermeture complète de la cavité orale et figurent parmi les consonnes les plus ouvertes du système. En particulier, [l] est la plus ouverte : elle est la seule consonne, selon Jakobson (1956 : 128), qui possède le trait [+ vocalique], car son son n'est pas produit par un frottement de l'air contre les parois de la bouche, mais par une simple déformation de la cavité de résonance. Le phonème [l] occupe donc, parmi les consonnes, la même position relative qu'a le phonème [a] parmi les voyelles. Dans les deux cas, le degré d'ouverture maximal est employé pour distinguer la personne située en dehors de l'espace d'énonciation. La productivité de cette analogie entre l'ouverture articulatoire et l'ouverture de l'espace éloigné est confirmée par le fait que, parmi les monosyllabes, [l-] assure également l'expression adverbiale explicite de l'éloignement (*là, lì* [ˈla ˈli] « là bas »), et que cela est obtenu grâce à une opposition avec l'occlusive vélaire qui indique la proximité (*qui, qua* [ˈkwi ˈkwa] « ici »).

Quant aux personnes plurielles des pronoms, celle comprenant le locuteur (P4) est représentée par l'affriquée prépalatale sourde [ʧ] dans le cas des pronoms objets (*ce ci*) et par la nasale dentale [n-] dans le cas du pronom sujet et des possessifs (*noi, nostr-*). En revanche, la personne comprenant l'allocutaire (P5) est toujours représentée par la constrictive labiodentale sonore

[32] Nous laissons pour l'instant de côté la latérale palatale [ʎ-] (P3 *gli*), dont le rôle principal n'est pas de distinguer la personne, mais la fonction COI à l'intérieur de la 3ème personne.

[v-] (*voi vi ve*). Dans les deux cas, l'articulation de P4 est nettement plus postérieure (ou interne) que celle de P5, plus antérieure (ou externe). Le phonème [ʧ] s'articule comme une succession rapide d'une occlusion et d'un frottement dans la région du palais dur, située plus à l'intérieur que celles de [t] et de [v] et plus à l'extérieur que celle de [m] (le voile) : cela produit un bruit aux spectre plus grave que celui de [t]. Il faut observer qu'avec [ʧ] la personne plurielle du locuteur se rapproche beaucoup, sans le rejoindre, du lieu (et du mode) d'articulation de P2 ([t]) et de 3P ([s]) : cela peut être interprété comme un diagramme du rapprochement qui a lieu du point de vue sémantique (P4 = P1 + P2 + P3). Par ailleurs, le phonème [n] s'articule de la même manière que le phonème de P1 [m], sauf par le fait que l'occlusion orale a lieu au niveau des dents et non des lèvres, ce qui produit un son très grave, mais légèrement moins grave que celui de [m]. Même ce rapprochement du lieu d'articulation de P2 ([t]) et du timbre de P3 ([l]) peut être interprété comme un diagramme du rapprochement qui a lieu du point de vue sémantique. Enfin, le phonème [v] s'articule par un rapprochement des lèvres inférieures des dents supérieures qui produit, par le frottement de l'air, un bruit assez grave (< 3000 Hz), rendu encore plus grave par l'activation de la vibration du larynx (< 300 Hz). L'articulation de P5 ([v]) mélange donc un reste de la composante dentale de P2 ([t]) avec une ouverture plus importante qui rappelle le mode d'articulation de P3 ([l]) : encore une fois, on peut interpréter ce mélange comme une image du mélange qui a lieu au niveau sémantique (P5 = P2 + P3).

En bref, si l'on décompose dans leurs traits distinctifs les phonèmes qui assurent les oppositions de personne, on peut affirmer que, *dans le cas des voyelles tout comme dans le cas des consonnes, la variété apparente des éléments phonologiques masque une permanence de leur topologie relative*. Plus exactement, dans chacun de ces systèmes, bien qu'elle soit représentée par des phonèmes différents, l'opposition sémantique entre la personne du locuteur (P1) et la personne de l'allocutaire (P2) est toujours représentée par une opposition phonologique entre un lieu d'articulation plus postérieur ou « interne » et un lieu d'articulation plus antérieur ou « externe ». Par ailleurs, la personne qui ne coïncide ni avec le locuteur ni avec l'allocutaire (P3) occupe un lieu d'articulation intermédiaire ; elle se distingue surtout par son degré d'aperture plus important, qui semble constituer une icône de l'espace éloigné où elle seule peut se situer. Dans ce cadre, les personnes plurielles des pronoms, tout en gardant la même topologie relative, montrent des variations fines qui peuvent être interprétées comme des diagrammes de leur complexité sémantique.

5. En conclusion, l'analyse des oppositions de personne en italien nous a permis de vérifier l'hypothèse générale de Nigidius à propos de l'iconicité du système pronominal, aussi bien que l'orientation particulière des polarités

fondamentales qu'il propose.

Bien entendu, cette similarité entre le latin et l'italien ne dit rien, à notre avis, à propos d'une portée éventuellement universelle du diagramme concerné : elle ne dépend pour nous que de la continuité historique entre le latin et l'italien. Certes, dire « continuité historique », c'est dire continuité des structures matérielles et cognitives qui se concrétisent dans l'usage des mêmes « images » inconscientes pour relier le plan du signifiant au plan du signifié. Mais rien ne permet d'en déduire qu'il s'agit d'images universelles, et il nous semble d'ailleurs facile d'en prévoir l'absence, ou la configuration complètement différente, dans d'autres langues et dans d'autres familles linguistiques.

Par rapport à la formulation de Nigidius, notre contribution a consisté en l'élaboration d'une méthode de classement des signes sur la base de leur dimension phonématique, qui nous a permis de conduire une analyse systématique du couplage signifiant-signifié dans le cadre d'une théorie de la langue de type saussurien. Grâce à la décomposition des phonèmes en traits distinctifs, cette recherche a pu tout d'abord confirmer l'impression de Nigidius, selon laquelle l'opposition entre différents couples de consonnes (*vos* vs *nos, tu* vs *ego*, *tibi* vs *mihi*) n'est que l'opposition entre les mêmes couples de traits distinctifs (fondamentalement, [antérieur, aigu] vs [postérieur, grave]). Elle a pu vérifier, ensuite, que les mêmes rapports relatifs restaient valables en étendant l'analyse à la totalité des formes pronominales de l'italien et que, face à l'opposition de lieu entre P2 antérieure (direction de l'allocutaire) et P1 postérieure (direction du locuteur), P3 semble se caractériser par la mise en place du trait d'ouverture (direction d'ailleurs). Enfin, ce système de rapports a été mis en valeur même sur un terrain complètement indépendant du point de vue morphologique et historique, celui des terminaisons vocaliques des verbes.

Ces résultats concernent 87,3% des mots monosyllabiques qui en italien distinguent la personne et, puisqu'ils n'excluent que les formes les plus rares, 97,5% des occurrences moyennes. Nous espérons donc avoir démontré que cette méthode est capable d'aborder son objet d'une façon adéquate. Une comparaison entre plusieurs langues permettra ensuite de distinguer ce qui est singulier de ce qui est universel, en éclairant ainsi les différences profondes qui interviennent dans la construction de la réalité.

> C'est le langage qui confère l'*être* aux choses : il n'est pas une nomenclature pour des classes de choses reconnues d'avance comme telles. Bien entendu, le langage ne crée pas les *étants*,mais il crée leur *être* : il les fait *être ceci ou cela.* Ainsi, le langage ne crée pas les arbres, mais il crée leur être arbres (et non pas plantes en général, par exemple, ou représentant d'une autre espèce). Par là, le langage nous conduit vers un monde ordonné de choses (Coseriu 2001).

Ce sont quelques modalités de cette créativité ontologique du langage que nous espérons avoir commencé à éclaircir par le biais de cet article.

BIBLIOGRAPHIE

Albano Leoni, Federico, « Sulla voce », De Dominicis, Amedeo (éd.), *La voce come bene culturale*, Roma, Carocci, 2002, 41-65.

Benveniste, Emile (1939), « Nature du signe linguistique », Benveniste 1966 : 49-55.

Benveniste, Emile (1946), « Structure des relations de personne dans le verbe », Benveniste 1966 : 225-236.

Benveniste, Emile (1960), « 'Etre' et 'avoir' dans leurs fonctions linguistiques », Benveniste 1966 : 187-207.

Benveniste, Emile (1966), *Problèmes de linguistique générale,* I, Paris, Gallimard.

Benveniste, Emile (1970), « L'appareil formel de l'énonciation », Benveniste 1974 : 79-90.

Benveniste, Emile (1974), *Problèmes de linguistique générale,* II, Paris, Gallimard.

Bottineau, Didier (2002), « Les cognèmes de l'anglais : principes théoriques », in Lowe, R. (dir.), *Le système des parties du discours, Sémantique et syntaxe*, Actes du IXe colloque de l'Association internationale de psychomécanique du langage, Québec, Université Laval, 423-437.

Cordemoy, Géraud (1668), *Discours physique de la parole*, Paris, Lambert.

Coseriu, Eugenio (2001), « Dix thèses à propos de l'essence du langage et du signifié », *Texto*, VI-2, <http://www.revue-texto.net/Inedits/Coseriu_Theses.html>.

Diogène Laërce (1533), *De vitis, decretis et responsis celebrium philosophorum*, 10 vol, Basilea, Froben, 1533.

Fisher, Olga, et Ljungberg, Christina (2007), *Iconicity in Language and Litterature,* <http://home.hum.uva.nl/iconicity/>, University of Amsterdam – University of Zurich.

Fresina, Claudio (1991), *La langue de l'Etre. Essai sur l'étymologie ancienne*, Münster, Nodus.

Genette, Gérard (1976), *Mimologique. Voyage en Cratylie,* Paris, Seuil.

Hjelmslev, Louis (1935), *La catégorie des cas*, Copenhague, Universitetsforlaget i Aarhus.

Jakobson, Roman (1949), « L'aspect phonologique et l'aspect grammatical du langage dans leurs interrelations », Jakobson 1963 : 161-175.

Jakobson, Roman (1956), « Phonologie et phonétique », Jakobson 1963 : 103-149.

Jakobson, Roman (1963), *Essais de linguistique générale*, I, Paris, Editions de Minuit.

Jakobson, Roman (1965), « A la recherche de l'essence du langage », *Diogène,* 51, 22-38.

Jakobson, Roman (1969), *Langage enfantin et aphasie*, Paris, Editions de Minuit.

Jakobson, Roman (1976), *Six leçons sur le son et le sens,* Paris, Editions de Minuit.

Jakobson, Roman, et Waugh, Linda (1979), *La charpente phonique du langage*, Paris, Editions de Minuit, 1980.

LIP (1993) = De Mauro, Tullio, et al., *Lessico di frequenza dell'italiano parlato,* Milano, Etas Libri.

Mioni, Alberto (1993), « Fonetica e fonologia », in Sobrero, Alberto, *Introduzione all'italiano contemporaneo. Le strutture*, Roma-Bari, Laterza.

Monneret, Philippe (2003), *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation*, Paris, Champion.

Monneret, Philippe (2004), *Essais de linguistique analogique,* Dijon, ABELL.

Nobile, Luca (2003), « L'origine fonosimbolica del valore linguistico nel vocalismo dell'italiano standard », *Rivista di filologia cognitiva,* <http://w3.uniroma1.it/cogfil>.

Nobile, Luca (2007), « De Brosses e Cesarotti. Origine delle lingue e orgini della linguistica nell'età della rivoluzione politica », Della Valle, Valeria, et Trifone, Pietro (eds), *Studi linguistici per Luca Serianni*, Roma, Salerno Editrice.

Peirce, Charles Sanders (1902), *Syllabus* in Peirce 1931-1958 : 2, §277.

Peirce, Charles Sanders (1906), *Prolegomena to an Apology for Pragmaticism*, in Peirce 1931-1958 : 4, § 531.

Peirce, Charles Sanders (1931-1958), *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, 8 volumes, Cambridge, Harvard University Press.

Pierantoni, Ruggero (1996), *La trottola di Prometeo. Introduzione alla percezione acustica e visiva*, Bari, Laterza.

Rocchetti, Alvaro (1982), *Sens et forme en linguistique italienne : études de psychosystématique dans la perspective romane*, Thèse d'Etat, Paris, Université de Paris 3.

Saffi, Sophie (2005), « Discussion de l'arbitraire du signe. Quand le hasard occulte la relation entre le physique et le mental », *Italies. Revue d'études italiennes*, 9, Université de Provence, 211-234.

Saussure, Ferdinand de (1916), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1995.

Scholem, Gershom (1983), *Le nom et les symboles de Dieu dans la mystique juive*, Paris, Editions du Cerf.

Simone, Raffaele (1995), *Iconicity in language*, Amsterdam-Philadelphia, Benjamins.

Toussaint, Maurice (1983), *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier.

Vecchio, Sebastiano (1994), *Le parole come segni. Introduzione alla linguistica agostiniana*, Palermo, Novecento.

Waugh, Linda (1993), « Les degrés d'iconicité diagrammatique dans le lexique », *Faits de langues,* 1 : *Motivation et iconicité*.